

Plantées devant notre ordinateur, nous tentons de trouver les mots justes, de montrer autant de talent d'écriture que les auteurs et autrices rassemblés dans ce magazine, mais en vain. La page blanche nous renvoie sans cesse à notre propre silence.

Force est de constater que ce qui nous habite, ce qui nous motive à écrire ces quelques mots, cette fébrilité enivrante, ne vient pas de notre *fièvre* créative, mais de notre fierté sans fin.

Le Culte, c'est d'abord et avant tout une histoire d'amour profonde entre l'UQAM et la création. Exutoire créatif imprimé en deux couleurs Pantone, le magazine existe pour et par la passion d'étudiants travaillant d'arrache-pied pour vous présenter un produit à la hauteur de vos attentes. Derrière l'esthétique léchée de l'objet tangible se cache des heures de travail immatériel, de larmes versées, de bons coups, des tonnes d'essais/erreur et, par-dessus tout, de dévouement.

À travers ce court texte, nous avons décidé de rendre hommage à nos collaborateurs(trices). Nous avons la chance de travailler aux côtés de personnes extraordinaires, aux talents multiples et aux idées innovantes. Nous avons le privilège de les voir se surpasser, dépasser leurs propres limites et proposer des projets de plus en plus grande envergure auxquels le mot impossible ne s'applique pas.

La *fièvre*, c'est un état de fébrilité profonde, de bouillonnement. La *fièvre* peut être délirante, enivrante, amoureuse ou douloureuse. Avec vous, chers (ères) collaborateurs (trices), la *fièvre* est effervescente. Elle nous remplit d'un amour sans limite, d'un moment de frénésie où nous admirons le travail accompli, le cœur brûlant d'émotion. À vous, nous levons notre verre et souhaitons simplement, l'espace de quelques mots, vous dire merci. Un merci profond, un merci vrai, sans artifice. Et à vous, chers (ères) lecteurs (trices), laissez-vous emporter par la *fièvre*, étourdir vos sensations et prenez le temps de profiter de chaque mot savamment choisi, le temps d'oublier le dehors pour se réchauffer, ici, avec nous, l'instant d'une lecture.

Hyperthermie
d'amour éditorial

Elle ne s'annonce jamais. Le premier signe vous est toujours indiscernable. Un filet de sueur glaciale, un frisson imperceptible, un noeud impalpable ne sont que les promesses tardives de ce qui se trame déjà en vous. Une pensée tressaille, solitaire.

Elle croit parfois seule entre vos parois, vous réservant une lutte confuse, où la crise malade s'emporte trop près de ce qui est sain, de ce qui rêve de demeurer inatteint.

Attention aux représsailles, car c'est une reine aux engelures impardonnables.

La nausée succède chez vous à la faim. Le mal qui se pleure et se crache ne peut qu'être coulant.

Vos yeux se liquéfient, faute aux contractions qui vous remuent les sens.

Ses cent visages sont anonymes, vulnérables et sans refuge. Même en nombre, **Elle** ne peut avoir d'attache, et pourtant, sa prise sur vous est inébranlable.

Englobante et totalitaire, **Elle** s'en prend à vous comme un maelström. Folle de déconscience. À la vie, à vos torts.

Elle vous gobe voracement sans aucun remords et c'est seulement après que cela devient évident : vous faites maintenant partie d'**Elle** — et **Elle**, de vous.

Réveillé en sursaut par l'alarme fébrile de ce qui ne peut plus attendre, vous souffrirez de tout ce qui rôde dans le noir et dans l'invisible.

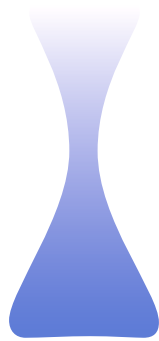
Bavant et ruisselant, le monstre qu'**Elle** a fait de vous, obnubilé par les éclats qui se répercutent dans vos tympans et vos prunelles.

Malgré tout, même **Elle** doit faire face aux étreintes et aux caresses. **Elle** ne peut rêver pénétrer vos plus profonds retranchements.

Jusque dans les plus braises rencontres, **Elle** vous ravira de vos heureuses confusions, ne vous laissant que ce qui tord le corps et couche les mots.

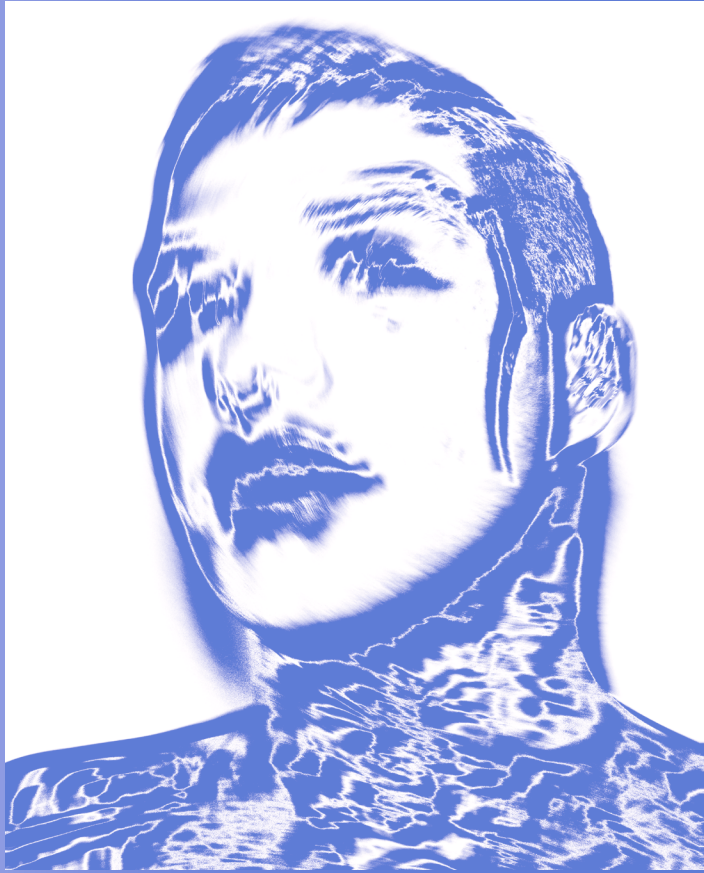
Et ce qui aura été égaré vous habitera l'esprit, comme la chaleur d'une amante perdue, comme les images des après-midis glorieux lorsqu'on s'appartient.

Et finalement, alors que le désir atteint son apogée, il se mute en vous, se périclité pour ne laisser qu'un goût amer en bouche. La fièvre l'emporte et ne vous laisse que la colère en héritage.



32.7° C

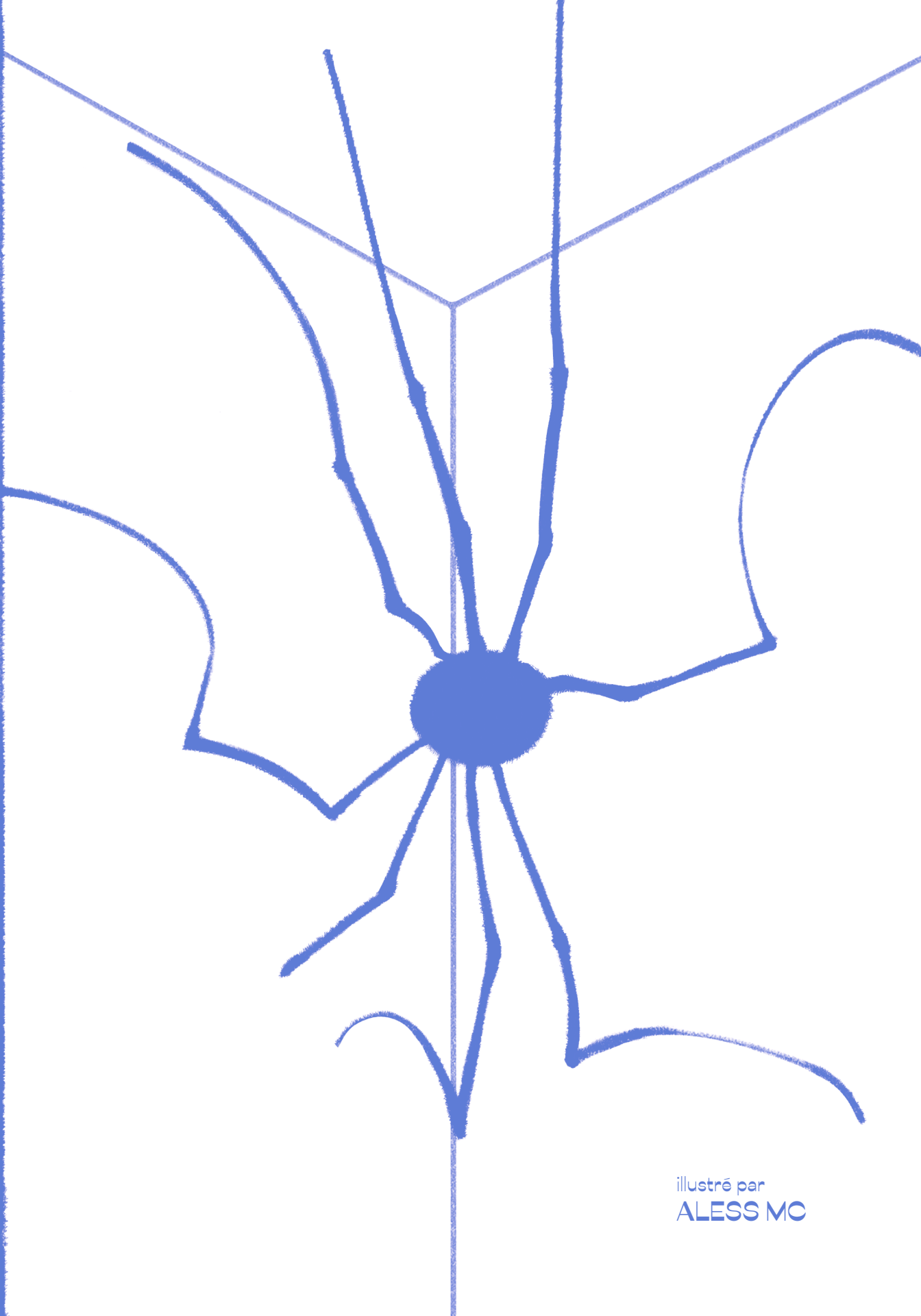
Le frisson débute par une sensation de froid intense : le corps est secoué par des tremblements musculaires rapides



ANTOINE LUSSIER



Être une existence dans la pièce



illustré par
ALESS MC

*Mille fois j'ai répété un mot chétif
À la fin, il était énorme et me mangeait la laine sur le dos
Il me reste très peu de chair et j'ai très froid
Car mes os, bien que calciumés socialement, ne survivent que pour eux-mêmes*

ÊTRE

*Dans ce minuscule moment, il y avait une toute petite idée
J'aurais aimé exister dans la pièce où elle est née
S'il fallait être dans chaque pièce
à chaque minuscule moment
avec chaque toute petite idée
On ne finirait jamais d'exister*

*On existerait dans le vestibule, la buanderie, le grenier
Il faudrait construire de nouveaux murs et inventer des pièces à nouvelles utilités
On appellerait des architectes, des contremaîtres, des jardiniers
Personnellement, j'appellerais ma mère pour savoir
ce qu'elle ferait du rez-de-chaussée*

UNE

*Je me serais cachée dans chaque coin que j'eus pu trouver.
C'est un couteau à double tranchant, il y en a partout
des criss de coins.
Il y en a même où il n'y en a pas, j'en invente quand je veux.*

(Je suis fantôme et fantôme est moi.)

*J'ai gratté longtemps la surface pour garder des souvenirs
sous mes ongles qui deviennent longs au fil du temps
et je n'ai pas assez de surface à gratter pour remplir le vide.
Un fil de faiblesse qui court entre mes dents en passant par mes extrémités
Peux-tu arrêter de les prendre, j'essaie de respirer ?
Chaque partie d'un corps appartient à son tout
s'il n'y a pas de tout, à qui appartiennent-elles ?
Je ne suis pas complète, mes membres sont d'une famille monoparentale.*

écrit par
**SMONE
TREMBLAY
BENOIT**

*Une manche de chandail doit toujours
être un peu plus longue pour pouvoir en
faire une bordure. Le tissu se replie sur
lui-même et donc il est plus résistant.
J'ai quand même froid, c'est du polyester.*

EXISTERE

J'ai découvert une famille de souris qui vit dans mon corps. Maintenant je sais que le bruit constant en moi, ce sont elles qui crient. J'aimerais les rassurer, mais nos natures intrinsèques sont une barrière à la communication. On ne parle pas la même langue. Je reproduis leurs sons en m'imaginant qu'on se comprend, une fiction de la mutualité linguistique.

SURDS

Mais à traiter les mots qu'on ne comprend pas comme des bruits, les bruits deviennent mots et on s'invente des interlocuteurs dans les objets.

SE

Ou peut-être que notre linguicentrisme nous mène à voir les mots comme des idées alors que ce ne sont que des vibrations qui s'accolent les unes aux autres et créent d'heureux hasards. Elles s'additionnent et dix ans plus tard, à ton mariage, tu te dis que tu aurais pu les compter.

(Se chercher à travers les idées.)

Je cherche le lien qui nous retient ensemble, c'est un fil entre nos coudes inversés, un fil minuscule de ton oreille à mon cou, un autre de ma hanche à ton oreille, c'est tout plein de fils minuscules qui sont individuellement faibles mais il y en a tellement que je ne peux pas m'éloigner sans déchirer ma peau, tu aurais mon derme sans son corps, et moi mon corps sans son derme.

PARÈS

Sinon je pourrais prendre des ciseaux, face à face, je pourrais couper les fils sous mes larmes qui m'étranglent et ton regard qui m'étouffe. En termes de respiration, ça pourrait être mieux.

(If you love somebody set them free.)

Peux-tu couper avec moi ?

Il y a une toute petite porte entre 11:11 et 11:12. On aimerait y cogner comme on cogne chez son nouveau voisin. Son auto est là et son chien joue dans la cour, il y est sûrement aussi, mais impossible de trouver l'entrée. C'est un infiniment petit moment, cette porte. Un moment si petit que la plus petite des choses pourrait s'y cacher sans jamais qu'on la retrouve. On ne peut la trouver qu'en ne la cherchant pas, en tombant dessus par hasard alors qu'on flatte le chien. Son autre voisin 11:11 la rencontré une fois, du moins c'est ce qu'il raconte. Moi je me dis que cette porte n'a jamais été aussi réelle qu'en restant introuvable.



Il a sous-estimé la pluie d'hier. Le sol est mou, ses pas et ceux des animaux autour s'y impriment. Un renard et une bande de tamias sont passés tout près de sa réserve de bois. Aucun doute qu'il pourrait se rendre au lac à deux kilomètres d'ici les yeux fermés. Sans bras qui tâtonnent, rien.

Démarche altière, il procède vers le lac en frôlant les troncs des arbres du bout des doigts. Il récolte des miettes d'écorce qu'il hume pour mieux s'imprégner de leurs arômes. Le seul élément inorganique qui le sépare de la nature, ce sont ses pantalons de nylon. Ils bruissent trop. Le vent se lève. L'homme s'immobilise un instant afin de se concentrer sur le mouvement de la flore qui l'entoure. Tête baissée, il laisse la brise bercer ses cheveux. Il exécute un balancement du corps à peine perceptible, son poids glissant de la pointe des pieds jusqu'aux talons. Puis il revient à lui. Regard victorieux, il dresse un bras assumé vers le nord-ouest, vers l'origine du vent. Il n'y est pas tout à fait.

Des branches se secouent. Il se positionne : ses narines frémissent, sa tête effectue de petits mouvements saccadés, cherchant la cause de cette agitation. Le son vient de derrière. Les herbes s'animent de plus belle. Ce n'est pas l'œuvre du vent, il en est sûr. Après une longue minute de ce cirque, il se retourne et aperçoit le pelage brun d'un lièvre. Sans même une once de tactique à l'esprit, il s'élançe. Les silex sont restés dans son habitacle. Ses mains hésitantes pourront certainement attraper un animal courant jusqu'à soixante kilomètres à l'heure. Il saute au-dessus des troncs affalés, évite de justesse les cailloux sur

son chemin. Des branches lui frappent le visage. Un vrai lynx. Un vrai lynx que pourtant le lièvre finit par semer. Il continue de courir, accélère, ralentit, s'arrête et repart dans une direction opposée. Je suis certaine qu'il tentait de penser comme sa proie. Qu'il s'imaginait même déjà vêtu d'un manteau de fourrure pour l'hiver et d'un festin à partager avec Jean, son ami tanneur. Touchant.

Dérouté, il se concentre sur les signes que lui envoie la forêt, sur les marques du passage de son gibier. Seules les branches des sapins continuent à se faire bercer par la brise fraîche. Il halète, s'essuie le front du revers de la main. Notre chasseur continue à regarder derrière son épaule de temps à autre, naïf de croire encore à ses chances de souper. Aucun signe de vie aux alentours. Il jette sa tête vers le ciel, élève le poing et maudit le changement de cap du vent. Lui qui est si sensible aux fluctuations de sa forêt. Il crache sa faim et sa fatigue sur les esprits des arbres, sur le sol glissant, sur l'animal qui doit avoir attrapé sa proie avant lui. C'est la seule explication plausible. Sa traque l'a cependant mené à une partie inexplorée du bois qu'il habite. Cherchant à gauche et à droite des repères, il tend l'oreille. Un ruisseau s'écoule à trois cents mètres selon ses estimations. Quelques poissons crédules doivent bien y patauger. Rien ne résiste à sa poigne.

UN BOIS

écrit par
AUDREY SARGENT

illustré par
AUDREY MALO

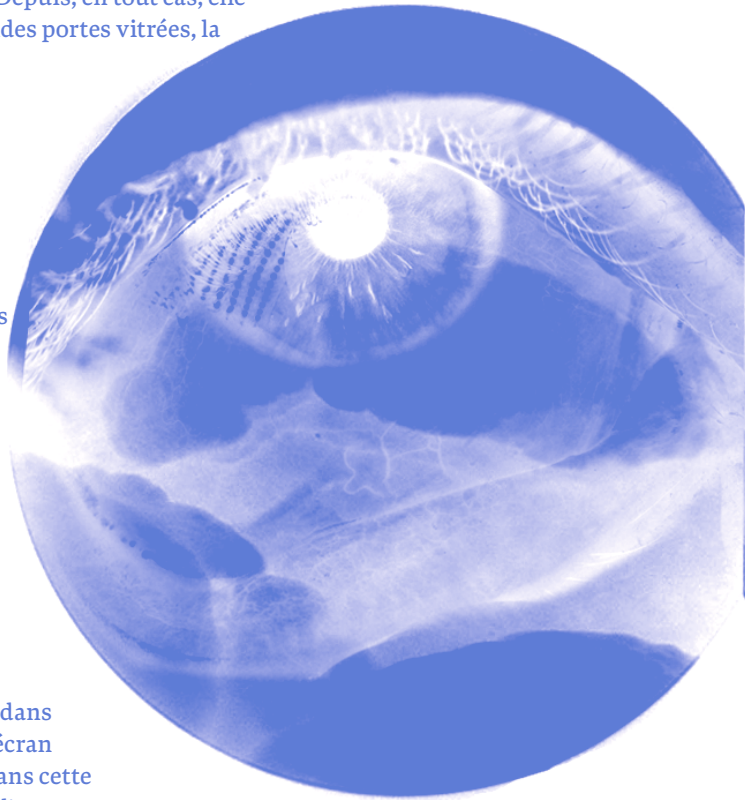


Marie debout dans le lobby, elle regarde dehors, les grandes portes vitrées, la rue vide et des tronçons d'immeubles. Marie fait souvent ça, sortir de sa chambre et descendre dans le hall, quand elle n'en peut plus de tracer à son bureau, sur ses feuilles, des lignes noires ; fines, celles-ci s'entrecoupent, se prolongent, s'arrêtent brusquement. Toutes elles se complètent, viennent, de trait en trait, former un ensemble : on pourrait dire que c'est une scène de théâtre, qu'on y retrouve un décor fait de pans, de cloisons, de grandes structures, et qu'autour, on devine, dans cette juxtaposition de carrés et de rectangles, des projecteurs. Parsemées sur la page, des indications. Sur chaque feuille est inscrite la date, la première indique : 5 octobre.

Dans ce temps-là, encore Marie sortait dans la ville. Juste avant, surtout, que le soleil ne se couche, quand les grandes artères se colorent d'ocre et de rose, quand, pour un instant, le béton devient plaqué or. Mais Marie a vu ce film japonais. Fin décembre, janvier peut-être. Ou alors c'était en novembre. Depuis, en tout cas, elle ne sort plus, reste dans le lobby ; les grandes portes vitrées, la rue vide, des tronçons d'immeubles.

Marie, du film, ne se souvient pas de grand-chose : où l'a-t-elle vu, avec qui, pourquoi ? Et qu'a-t-elle fait avant, après la projection ? Pas un prénom d'acteur, pas un nom de réalisatrice. Pas d'histoire, pas de personnages, pas de péripéties. Tout s'estompe, s'obscurcit derrière une unique scène qui définitivement, écrit Marie, s'est inscrite en elle.

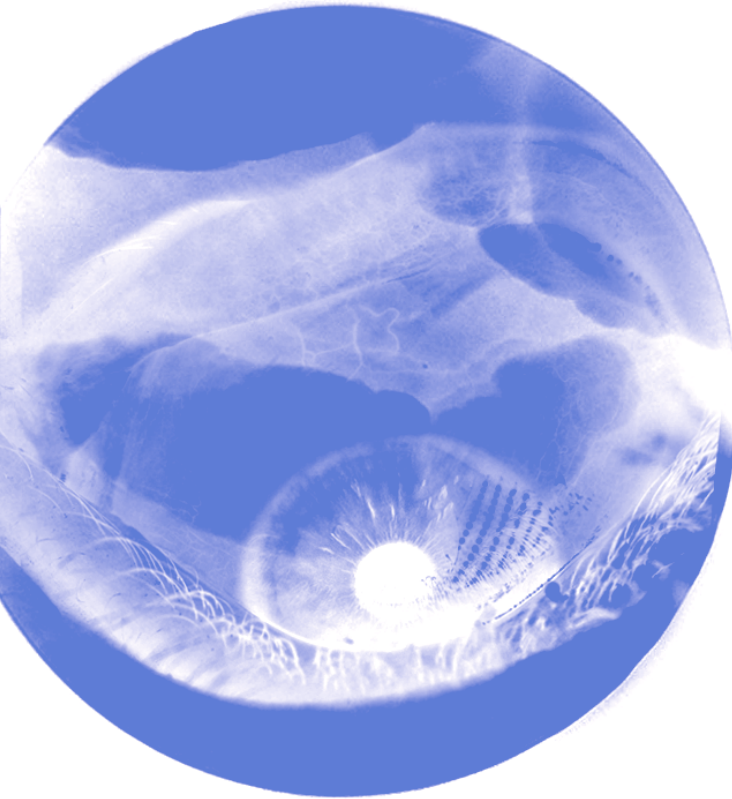
Marie dit, la scène, elle ne se déploie que dans un petit carré. Un carré, découpé dans l'écran noir, excentré, à gauche un peu relevé. Dans cette petite fenêtre, en noir et blanc, le visage d'une Japonaise, délimité. C'est un visage sale, des joues souillées de poussière, de terre. Visage éploré, bouche tordue, yeux exorbités, le regard qui erre. On ne discerne aucune larme. Aucune, à ce qu'il paraît. C'est la lumière qui crée la scène.



UN FILM JAPONAIS

Marie écrit, dans chaque lettre, c'est la lumière qui crée la scène. Elle dit qu'elle se dépose, avec douceur qu'elle s'étale, qu'elle s'étend, qu'elle enveloppe. Mais s'étaler, Marie dit, ce n'est pas le bon mot, s'étendre non plus, envelopper sûrement pas. Il faut la voir, la lumière, la voir sur ce visage défiguré, qui ne ressemble à rien, qui ne ressemblait à rien avant qu'on ne l'éclaire comme ça, il faut la voir, il n'y a que ça, la voir.

Moi, je ne comprends pas vraiment. Il faut dire que je ne l'ai pas vu, le film. Je tente de me représenter Marie, au cinéma, et je tente de voir ce qu'elle regarde avec autant d'intérêt. J'y arrive, oui. Je vois une Japonaise qui pleure, je vois le ratio de l'image réduit à un petit carré, un peu à gauche, relevé. Je vois tout ça. Mais la lumière, ça, non. Enfin, si, je peux me représenter l'actrice éclairée. Mais Marie parle plutôt de la lumière comme d'un élément isolé : « On la discerne. On pourrait la prendre, la toucher, on pense qu'on pourrait, on pense que... », elle dit.



Un jour, Marie m'a envoyé une esquisse de la scène. Je m'attendais à un dessin, à un carré avec à l'intérieur un visage souffrant ; mais ce n'était que des lignes noires, empilées, se superposant. Un gribouillage. J'ai tout de même réussi à identifier quelques éléments : un triangle, un cercle, là j'ai trouvé, à travers tant de lignes, un grand rectangle... Je crois avoir trouvé un œil, aussi. Parfois, on distingue dans les traits quelques mots incompréhensibles. Parfois il n'y a qu'une lettre, qu'un chiffre, mis là comme ça. Je regardais ce chaos de traits qu'elle venait de m'envoyer, et je ne pouvais m'empêcher de le comparer aux autres dessins qu'elle avait l'habitude de me faire parvenir avant de voir ce film. Ils étaient droits : on pouvait y voir une scène de théâtre, avec, dessus, un décor fait de pans, de cloisons, de grandes structures, et avec, autour, des projecteurs.

écrit par
LOUIS-PHILIPPE CYR

illustré par
ANTOINE LUSSIER

Sur mon pupitre j'ai gardé son croquis — son épure, l'appelle-t-elle. J'y retourne de temps en temps, quand le courrier de Marie tarde : de là-bas, il met du temps à se rendre. Quand il arrive, souvent, il ne fait état que de cette scène, que de cette lumière que Marie voit, encore, tombante sur le visage. C'est le meilleur mot qu'elle a trouvé jusqu'ici, *tombante*.



ON PREND TOUJOURS UN TRAIN POUR ÇA



écrit par
CHRISTOPHE
BOUCHER-ROULEAU

illustré par
AEFORIA

Le train frappe une bosse et je dérape. Inutile de me battre, impossible de continuer à me convaincre. Ça doit être le *thali* d'hier soir. Je me jette contre les barreaux de la fenêtre, le froid métallique soulage mon front embrasé. Mais ça, je ne le réalise qu'après avoir craché mes intestins. D'un côté, un paquet d'Indiens empilés les uns sur les autres m'imitent en rigolant. De l'autre, Max l'Allemand. Il me regarde d'un air appréhensif. Il a mangé la même chose que moi quelques villes et une mauvaise nuit de sommeil plus tôt.

*Inquiète toi pas, ton heure va venir
dans pas ben long mon chum.*

Trente heures.

C'est la durée du voyage entre Varanasi, cœur spirituel du pays, et Mumbai, son centre financier. C'est beaucoup plus que les vingt-cinq heures vingt-deux inscrites sur mon billet. Pour des raisons politiques, l'Indian Railway se borne à conserver des horaires complètement irréalistes. On peut même consulter son site web pour savoir quel est le retard moyen par rapport aux heures officielles! Dans ce cas-ci, quatre heures quarante minutes.

Le genre d'aberration qui fait sacrer contre les trente-trois millions de dieux hindous. Le genre d'absurdité qui grille les neurones. Le genre de bogues cérébraux qui empire un empoisonnement alimentaire que tu croyais déjà être la fin du monde. Face à mon désarroi, de maigres

“ It's India, bro ”

sont la seule explication que je recevrai de mes amis locaux.

C'est le milieu de l'après-midi, et nous cuisons tous dans la classe *sleeper* du Ratnagiri Superfast Express. Ici, pas d'air climatisé. Pour sauver quelques précieux roupies et vivre l'expérience authentique, j'ai choisi de ne pas m'embarquer dans un des luxueux wagons climatisés. Ayant fait mes recherches, j'ai aussi opté pour le lit du haut, question de ne pas me le faire subtiliser par les nombreux passagers clandestins.



Je décide d'aller prendre une marche et sors la tête entre deux wagons. Le sol défile si vite. Les sacs de plastique, les *cup* de styrofoam et les bouteilles d'eau vides forment une triste mosaïque. La triste main de l'homme asphyxiant la nature qui le porte. D'un coup, les déchets multicolores laissent place au vide. Une rivière des centaines de mètres en contrebas. Vertige. Ma poigne faiblit, mes doigts glissent et se déplient un à un. Je ferme les yeux, je lâche prise.

Flou.

“ You okay bhai ? ”

Le vacarme assourdissant du serpent à vapeur se fait toujours entendre. Toujours à bord. Je me retourne vers mon sauveur, il m'agrippe fermement par l'épaule. Me voyant éveillé, il se contente de sourire et s'éloigne sans dire un mot. Faut croire que mon teint verdâtre l'a convaincu que moi, “ bhai ”, son frère, était correct. Retourné à ma couchette, j'hallucine. Deux Indiens sont entassés dans le lit soixante-trois. Mon lit. Je leur agrippe les mollets et les secoue avec toute la haine qu'ils inspirent.



“HEY! MY BED!”

Que je crie à tue-tête.

Ils finissent par se réveiller, et me regardent sans flancher. Ils s'étirent comme des chats après une sieste, prenant leur temps, l'air de dire :

« *On est chez nous ici,
pas toi.* »

Je contiens ma rage, et les deux intrus finissent par descendre l'échelle. J'y grimpe et m'installe en position fœtale. J'ai chaud, je grelotte. D'un coup, je me sens infiniment petit. Depuis des jours, le p'tit crisse d'occidental égocentrique que je suis prend claque sur claque. En chœur, 1,3 milliard de voix me rappellent mon insignifiance. Seul au bout du monde, je suis submergé par cette vague de sensations extrêmes.

Avalé disparu

Pris à vaciller entre la vie et la mort dans un train qui me mène vers l'inconnu. Ma tête tourne, je perds conscience.



Lorsque je me réveille, le train est immobile. Mon front ne brûle plus, mon estomac crie au martyr. Je saisis mon sac et déboule dans les rues. Une odeur s'agrippe à mes narines. Une petite dame vêtue d'un sari rose brasse de ses minces bras musclés une concoction aux mille effluves. À côté d'elle, trois poulets aux cous désarticulés. Le soleil fait cramer le sang sur leurs plumes. D'une main de maître, la cuisinière ridée chasse les dizaines de mouches qui pourrissent son festin. Elle saisit un immense hachoir et anéantit les volailles avant de le balancer dans la mixture. Au fil des épices, j'échange mon billet de cent roupies contre une assiette. Quelques secondes plus tard, la mixture jaune touche mon palais. D'un coup, mes belles promesses de faire attention à mon ventre prennent le bord.

*Au fond, c'est quoi l'pire qui
peut arriver ?*



1

NE FAIRE CONFIANCE À PERSONNE DANS CETTE MAISON DE FOUS.

Il y a trois cent soixante-treize pas entre la chambre de Mathilde et l'entrée de l'Urgence. Deux escaliers, douze fenêtres et trois détours : un pour voir Stan, un pour les bonbons et un pour éviter les Concierges.

Elle les déteste, les Concierges, avec leurs verres en carton et leurs pilules dégueulasses.

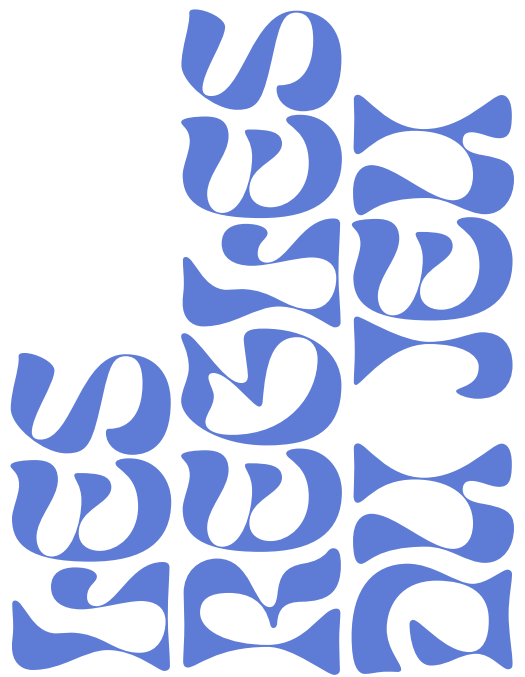
Mathilde s'enroule dans une écharpe infinie, jette un dernier regard à sa chambre de poche, et s'éclipse.

Du bout de ses doigts maigres, elle tâte le dernier bonbon, perdu au fond de sa poche.

L'avale.

2

écrit par
GABRIELLE
RICARD



NE JAMAIS PROLONGER LES SOUFFRANCES D'UNE SOLITUDE INVOLONTAIRE.

Cassée comme la voix d'Éric Lapointe, la gorge irritée comme un enfant gâté devant pas de cadeau, Mathilde a l'impression qu'un *truck* lui est passé dessus, pis elle lui en veut un peu de ne pas avoir fini la *job*.

Au bas du premier escalier, Stan est calé sur sa chaise, immobile, la casquette en à dérive jusque sur le menton.

— Stan ?

Mathilde s'approche et fouille le sac en cuir du vieux Stan.

Une pièce de deux, un coupon pour des frites à rabais. Ça va être *good*.

S'excuse d'un bec sur l'épaule de Stan.

Puis, s'enfuit vite.

Loin.

3

L'INSTANT OÙ LE REMORDS NOUS PARALYSE EST PERNICIEUX : SOUVENT, IL SE PLAÎT À ÊTRE FATAL.

Mathilde va voir le vieux Michel pour un sac de bonbons. Il a pas l'air de *feeler*, Michel.

— On se voit à l'Urgence ?
Sans répondre, l'homme chauve soulève son matelas, s'approche d'elle d'un pas usé et laisse tomber un sac de bonbons dans la paume de Mathilde. Il la griffe en prenant la monnaie terne. Il lève vers elle un regard trop-plein :

— Non, j'y vais pu. Y m'disent de pas y aller. J'veux pas les contredire... Pis j'ai ma *game* d'échecs avec Stan à finir...

La chambre de Michel est grise, Michel est gris. Même les blancs sont gris, ici.

Il est 19h24 lorsque Mathilde atteint les portes automatiques de l'Urgence. Elle se faufile dans le ronronnement rond des néons, avale une tasse d'hôpital comme si c'était la dernière goutte de son *Quick* aux fraises.

Au triage, la vieille Sophie est fidèle au poste.

— Bonsoir, petite.

— Sophie, ça va pas.

— La fièvre du samedi soir ?

Leurs rires, épais comme du jaune d'œuf.

— Sophie. J'ai vraiment mal. Ici.

Elle touche l'endroit de sa poitrine où les regrets brûlent fort.

— Je sais. Moi aussi, c'est là... Pourtant, j'ai à peine fumé un paquet aujourd'hui ! Son sourire s'évanouit.

— Quelque chose de mal s'est passé. Ici.

Je le sens. Quelque chose de grave.

Mathilde se demande quand même si c'est pas ça, un peu, le but de l'Urgence.

Elle se demande aussi pourquoi elle n'avait jamais remarqué que Sophie se faisait donner des bonbons tous les jours, si c'est elle, l'Infirmière. Les bonbons, c'est pour les malades. D'ailleurs, un Concierge arrive avec un verre d'eau et des comprimés pour la vieille Sophie.

Il la fixe, elle boit, Mathilde se sauve.



LA SOLITUDE N'EST JAMAIS AUSSI CUISANTE QUE LORSQU'ON LA PARTAGE.

Prochaine étape : la salle d'attente. Ici, les chaises sont placées en demi-cercle devant une télé pourrie qui a dû perdre sa télécommande durant la guerre du Viet Nam. Les néons clignotent. Octave bondit de joie à l'entrée de Mathilde.

— Crisse, Math, t'es en retard ! *Saturday Night Fever, all right?*

Elle lui donne deux bonbons, sachant qu'il les engloutira d'un coup et que sa langue deviendra bleue, un peu. Elle aime ça, quand sa langue devient bleue.

— T'as mal où, toi ?

— J'ai le bras gauche engourdi.

— Avec un peu de chance, on s'en sortira pas vivants à soir.

Un rire faible se mélange aux leurs.

C'est la femme-fantôme, la muette, la transparente. Mathilde l'aime beaucoup, même si on raconte des choses *fucked up* à son propos.



LA SOUFFRANCE CONDUIT L'ANIMAL JUSQU'EN DES RETRANCHÉMENTS INSOUPSONNÉS.

5

Elle donne aussi quatre bonbons à la femme-fantôme, qui les fera durer le plus longtemps possible. Octave a du mal à tenir en place plus de trois secondes.

- J'ai hâte de voir le Médecin !
 - Lui, en tout cas, il doit être tanné de nous voir.
 - Mathilde, t'as pas l'air en forme...
 - C'est pas la condition d'admission, ça, ici?
 - *Party pooper.*
 - Je crois qu'on devrait arrêter de faire ça tous les samedis. C'est bizarre.
- Ça, ça fait fendre Octave en deux de rire, c'est tout juste s'il ne retourne pas au triage pour déclarer une explosion de la rate.
- Ben oui, c'est vrai, c'est bizarre qu'on soit ici! Ha! Ha! Ha!

Les Concierges font les cent pas et aucun ménage. *Comme d'hab'.*

À l'Urgence, c'est la faune habituelle. Et deux nouvelles têtes :

Une dame d'une soixantaine d'années habillée en mauve de la tête aux pieds, qui tient un magazine à l'envers d'une main et grignote des biscuits secs de l'autre. Octave la trouve louche.

Un homme en complet avec une valise en cuir, le dos droit comme une barre, qui fredonne une chanson française. Lui, c'est comme une version plus jeune de Stan, alors Mathilde l'aime tout de suite. Octave se méfie. Rien de nouveau sous les néons, quoi.

Le Médecin entre, l'air grave. La dame en mauve se lève. Il tape du doigt sur un immense porte-document en balayant la salle du regard. Octave s'énerve.

- Pourquoi c'est encore lui, ce soir ? Ça doit être un complot.

Le regard du Médecin s'arrête sur Mathilde. Il l'appelle. La vieille se rassoit.

Mathilde entre dans le bureau, le doigt sur la poitrine.

- J'ai mal ici.
- Mathilde, j'ai merdé. Depuis que ma mère a été internée ici, j'me contrôle plus...
- Quoi ? J'ai mal, là, on devrait appeler un vrai médecin.

Le rire d'Octave leur provient en écho.

- J'ai merdé, Math. J'ai dû opérer Stan d'urgence ce matin...

Les murs s'effritent autour de Mathilde.

- On a dû endormir Stan... et il s'est pas... *fuck...* c'est fini Mathilde.
- Mais... Je... Je viens de le voir... Pis t'es même pas un vrai méd.... Qu'est-ce...

Le reste est flou, pour Mathilde. Deux Concierges qui entrent en trombe, qui s'emparent du Médecin. Lui font enfiler une camisole de faiblesse. Les bonbons qui tombent par terre. Quelqu'un qui dit désolé. Un cri. Une seringue.

Dans le cadre de la porte, la dame en mauve. Qui tient un carnet de coupons de chez *Burger King*.

Et au fond de la poche de Mathilde, un bon pour une frite à rabais.

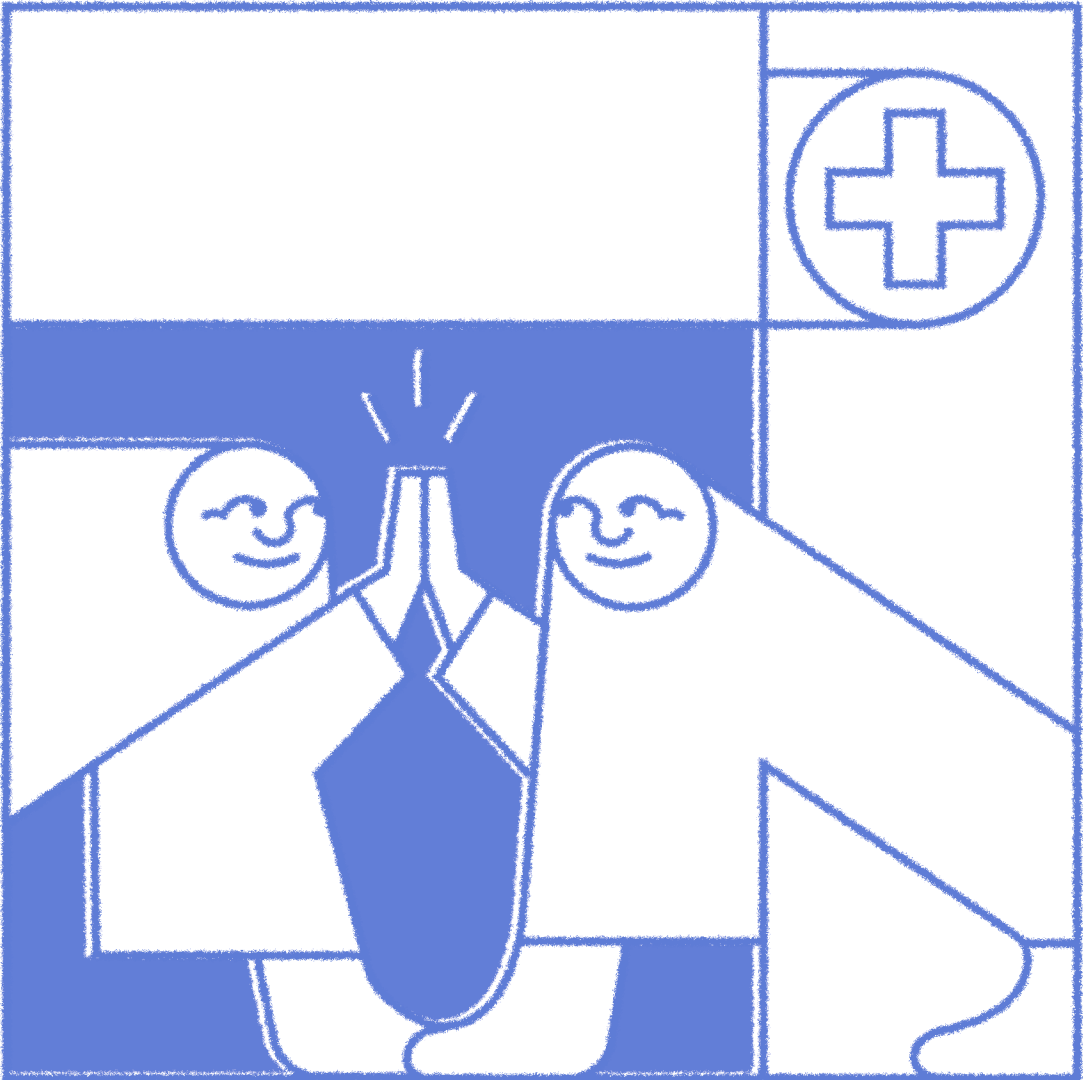
Taché de sang.



NE JAMAIS FAIRE CONFIANCE À PERSONNE DANS CETTE MAISON DE FOUS.

1

NE PLUS JAMAIS JOUER
À L'URGENCE.



illustré par
GABRIEL SABOURIN





XAVIER OYR

écrit par
ARIANE BRODEUR-FAKHOURY



JE ME
PORTE MIEUX
AVEC DU
BONNE-ÊTRE
POUR
POUR

illustré par
LODIUS

Étourdie,

je m'assois, pour retrouver l'air pragmatique qui entache mes voies respiratoires de rationalité, affaiblie par la maladie sociétale de la solitude fragmentée. Sans même regarder devant, je sens la chaleur de l'insouciance, les freins qui reportent toute possibilité d'évasion et de précipice vers la mise en demeure de ma présence morale. On me met en contact avec ce mécanisme, qui ordonne à ma présence de vouloir rencontrer, exprimer et perpétuer une invitation futile à sourire et à actionner mes membres.

Je le vois bien, l'humain n'est bon qu'ensemble.

Je le ressens, le syndrome de l'imposteur, vider ses tripes de l'intérêt commun sur la table à manger de ceux qui vont s'en servir pour étouffer le seul, l'unique ; convaincre ainsi le dernier qu'il désirait la troupe.

Un nuage de superflu m'enveloppe, un ramassis d'idées sur le désir du particulier, de ce que l'individu reflète. Son essence, légitimée par une bande de fourmis qui forcent et qui forcent, sans aucune prétention de salivation pour le savoir et le questionnement de soi. Je me lance, plonge ainsi dans l'air dérisoire, dans le malheur viscéral de comprendre pourquoi mes pieds touchent le sol et pourquoi je dois respirer. Je mets en doute la pertinence d'écrire pour écrire, des lettres qui suivent d'autres lettres. Je contemple les raisons d'attraper la proie justificante de mon être. Je veux l'attraper, cette dépouille, qui me garde clouée au lit.

Je consulte mon agenda pour y trouver les prémisses de ma théorie : que le temps m'échappe, que le temps m'échappe, que le temps m'échappe et que le temps arrive à son apogée d'ironie quand on le calcule pour n'y trouver aucune valeur ajoutée. Les ibuprofanatoires du dépanneur inspirent l'air ostentatoire et mon manque de volonté d'avancer de comprendre de vouloir de savoir d'exister. Je suis collectivement à la dérive de ma consommation excédentaire.

Refuser d'accepter les lacunes de mon existence, de mon isolement social, je m'arrête de penser, reprend un souffle d'espoir et de consolation, pour continuer à débouler les escaliers pensifs de demain et de l'autre jour, et de plus tard encore. Je crie au néant, au seul, à l'unique bête de foule qui perle sur mon front. L'existence abat mon élan et me donne les outils nécessaires pour m'immoler sur la place publique de son attention. Je rajoute alors des lingettes humides sur mon cou, histoire de refroidir les ardeurs de mon bourreau.

Inspiration par le nez, et expiration par la bouche. La bousculade éphémère de mon esprit qui ne fait qu'essayer d'attraper sa propre queue, que de taire sa propre réalité.

*Pour me ressaisir, j'atténue ma désolation,
soupe Lipton à la main.*





racines

impermanence

le jeu de l'engloutissement

tentacules

éruption

Perçoivent-ils la rumeur des fleuves sanguins?

Entendent-ils? Ils naîtront bientôt.

c'est leur mère, elle

eaux salées

dévoration

ne sait pas

qu'elle les attend

cellier sel

serrure déverrouiller

développer

envelopper

je développe j'enveloppe

laissez mes rubans

faire couler le vin le

je creuse vers la source

liquide

mes os n'ont jamais soutenu

je roule dans

mon corps ses limites

les lambeaux

fondent

qui m'entourent

se

mille

défont

ils sont

mes enfants

deux cent passons par les tuyaux

mille

envahissons

quatre

Nous ne saurons pas ce que nous voulons prendre.



appétit

digestion

autour de la morsure

nos

ventouses

s'accrochent

enfermement

lutte

chaleur

me tordre

liquide

A-t-elle un nom?

solide

C'est le

mien et son contraire.

bouillant

vous êtes un

chair en et fourmillant

noyer

la noyade

désordre nous sommes

écume

poison

à cause

tous moi

d'une

nos nerfs se mêlent

rage

il n'y aura pas de roi ici.







Autour de moi se dessinent des ombres que j'ai peine à distinguer. Je suis victime de cette noirceur quasi aveuglante dans laquelle je sombre depuis ce qui me semble une éternité. Je ne peux savoir avec certitude si mes yeux sont ouverts ou fermés. J'ai beau pincer la peau de mes bras entre mes doigts gelés, je ne suis toujours pas convaincue d'être véritablement éveillée. Frissonnements irrépessibles, chaleur terrible; je sens qu'elle approche. Si faible, je n'ai pas la force de me battre. De mon être, je la laisse s'emparer; dans mes pensées, je la laisse s'inviter. À mon grand désespoir, je lui appartiens. Figée, comme si mon corps m'avait soudainement délaissée, je ferme les yeux, j'essaie de me détacher de toutes les atrocités avec lesquelles elle tentera de m'étouffer.

écrit par
**CLAUDE-EMMANUELLE
TREMBLAY**

Au crépuscule de mes tourments, j'entrevois dans la pénombre une silhouette étrangement familière. Les traits de son visage sont brouillés. Or, j'ai cette curieuse impression que c'est sur mon corps que ses yeux sont posés. La figure s'approche timidement et déverse autour de moi une pluie torrentielle de sanglots. J'entends sa détresse briser mon silence funeste et je ne peux m'empêcher de me joindre à ses pleurs, mes larmes se mariant aussitôt à ma sueur. Nous sommes trempées, baignant dans ce ruisseau, voguant vers l'abîme de la solitude. L'écho de mes pleurs se mêle à ses cris alors qu'ensemble nous périssons dans le néant des ténèbres. Une soudaine vague de clarté nous inonde et je suis enivrée par cet univers qui menace de m'asphyxier. Ô compagne nocturne, je ne peux ni distinguer ce qui est de ce qui n'est pas ni ce qui a été de ce qui sera.



Je ne suis qu'un corps dissocié de son ancre, insensible à la gravité, étranger à toute sérénité. J'essaie de toutes mes forces de vaincre la volonté de mes paupières de se refermer; victoire que je regrette aussitôt, alors que ma vision s'empresse de commettre son plus grand acte de trahison. De splendides lueurs se mettent à danser, valsant d'un bout à l'autre de la pièce illuminée. Un tourbillon de couleurs s'exalte avec frénésie et nous emporte toutes deux dans le gouffre de notre démente où nous nous laissons virevolter. Cet instant que j'ai tant redouté, que j'ai tant repoussé.

L'ivresse de l'ambiguïté s'est cruellement imposée. Les murs qui nous entourent sont parsemés de nos plus sombres vérités, des démons de notre passé, de toute la honte que nous avons mis tant d'efforts à oublier. Sans repère, nous sommes victimes de notre conscience égarée, en quête d'un simple fragment de lucidité. Par sa présence, elle me prive de toute clairvoyance. Voleuse de sens, elle m'a vaincue. Me voici, manifestement abattue.

illustré par
GILDAS
ATCHINAK

Mon corps, anéanti, ne cesse de s'enflammer. Seule, je suis orpheline dans ce cosmos où règne la confusion

entre le réel et l'imaginaire. Là où toute certitude est invalide, où je me sens disparaître, où je me noie dans l'immensité du doute. Esclave de mon sort, prisonnière de cet abominable solipsisme, mes sens se sont égarés. Je ne vois plus, je n'entends plus. Je suis à la merci de cette obscurité, à l'agonie de ce silence occupé par la cacophonie de mes pensées. Ô compagne nocturne, je subis le martyre de ton incendie qui m'envahit, de cette folie qui me séduit. Laisse-moi te quitter, je t'en prie, laisse-moi me rabattre à la simple réalité.

À peine avait-il un pied déposé dans la loge que le silence se fit. Dans mon miroir, je voyais son ombre ramper sur le sol. Son regard coup de fouet et ses pas propageaient une terreur endémique parmi nous. Sa présence tapissait déjà les murs de la pièce qui se refermaient sur nos êtres, jusqu'à en savourer nos os. C'est comme si, subitement, les confettis et les serpents avaient pris la poudre d'escampette.



Soudainement, sa main glaciale se força une place directement sur mon épaule recouverte d'un fragile tissu transparent. Ses doigts s'aventurèrent jusqu'à ma longue chevelure de feu. Je fermai les yeux quelques secondes, contenant ma haine dans un vase déjà plein qui menaçait de déborder. Chaque fois qu'il me touchait, je sentais entrer en moi ses pensées perverses, comme si elles traversaient ma tête, et pénétraient mon corps avec la puissance et la vitesse d'un train.

Depuis trop longtemps, il était persécuteur et directeur du cirque. Il savait jongler et lancer des couteaux de manière aguerrie. J'ai souvent cru à une lueur, une étincelle en lui, mais elle ne s'est jamais manifestée. Cruel, malicieusement avare et égoïste, il avait une obsession folle pour l'argent. Après chaque prestation, il tenait mordicus à ce que le chiffre d'affaires augmente. Dans le cas contraire, il donnait une leçon à l'un d'entre nous devant tout le groupe.

Il était prêt à tout pour ne pas manquer le moindre sou qu'il pourrait s'empocher, de là à nous faire perdre la tête entre les culbutes et les supercherries. Notre cirque s'efforçait de s'épanouir malgré tout.

Lanceur de couteau sur cible vivante. Les paroles tranchantes se déguisent en lames.

À DOUBLE TRANCHANT

écrit par
**MYRANDA
ARSENAULT**

L'inconscience des douleurs qu'il nous infligeait se camouflait parmi des billets colorés. Un soir de spectacle, la salle bouillonnait d'un public festif. La chaleur de la foule était palpable, de même que le rictus ravageur de notre supérieur devant la file d'attente vers la billetterie.

Ce soir-là, nous avions prévu de faire notre numéro rituel dans lequel j'étais attachée à une roue tournante destinée à recevoir de longs poignards lancés à quelques pouces de la cible humaine. Je ne sais plus si c'était l'alcool ou les cris de l'audience, mais notre producteur perdit ce soir-là toute sa dextérité. J'anticipais les chatouillis des lames tranchantes si près de ma peau, et je craignais profondément qu'il rate sa manoeuvre. L'assistance était éblouie, et plus ils acclamaient, plus il lançait ses armes malicieuses avec négligence.

Douleur. L'une d'elles se planta profondément dans ma jambe. Réaction. L'audience s'immobilisa dans un lourd silence d'horreur qui laissa craintif notre supérieur. Malheur. Pour équilibrer la chose, il décida de m'envoyer une deuxième lame au même endroit dans l'autre jambe. Le mutisme avait quitté la pièce pour se loger en moi par l'entrée l'une de mes plaies. Dans mon agonie, je ne pouvais émettre aucun son. Attachée à ce cercle infernal, je ne pouvais bouger. Les larmes ruisselaient sur mon visage comme une rivière qui tenterait d'arrêter l'écoulement d'un magma en fusion.

L'action était si précise qu'elle semblait prévue, le spectacle suscita derechef la faveur du public.

Le déchirement de ma peau me brisait jusqu'au centre de chacune de mes respirations. Mon souffle crachait des paillettes de sang qui animait les bêtes de salle savourant le spectacle. Je sentais le supplice m'arracher à l'univers tangible. Ma vue s'épuisait. Mes sens suffoquaient.

L'argent d'abord, toujours l'argent. L'exaltation des billets. Fortune et argenterie. Je gagnais mon pécule pour le quitter.

J'ai finalement vu une lueur dans ses yeux, j'ai regretté d'un jour avoir voulu l'apercevoir.

illustré par
**LAURENCE
MARTIN**



Mexique

*Il ressemble au désir, qui jamais ne se pose,
Et sans se satisfaire, effleurant toute chose,
Retourne enfin au ciel chercher la volupté!*

ALPHONSE DE LAMARTINE

(trois saisons de voltige)

À chaque année, quand le soleil reprend ses droits sur la ville et que les bancs de neige finissent de gruger des rivières dans le bitume, les monarches du Mexique viennent d'éclore et dans leurs ailes se manifeste une excitation jamais ressentie auparavant. Un désir vibrant qui leur dicte de prendre le pouls du monde et de dévorer la lumière en se précipitant toujours plus vers le nord. Mais, après des semaines d'errance frivole, la bise se fait sentir et les pauvres insectes doivent amorcer le voyage de retour. La plupart des individus y succombent, ces derniers épuisés en vol ou pétrifiés au sol.



illustré par GENEVIÈVE LEBLEU

— C'est beau, tes couleurs.



Les yeux pers de la fille du café papillonnent un instant sur la tenue de *Mercur*e tandis qu'il plante les siens droit sur elle. C'est qu'il s'est fait beau, aujourd'hui, *Mercur*e. Pantalons et bonnet noirs qui mettent en valeur sa longue chemise bigarrée aux teintes chaudes qui rappellent le chatolement des tournesols. Provocant, il les appelle, elle, et la saison estivale.

Il le sait, à cette période du mois de mars, tout redevient possible et le désir des jeunes gens peut à nouveau se dessiner sur les visages des passants au même rythme que leurs sourires.

À présent, *Mercur*e se sent monarque. Tous les printemps, un moment vient où il ne peut plus faire autrement que de se lever le matin en trépignant, résolument enthousiaste, à la recherche d'une beauté odorante capable de combler les vides artificiels échafaudés en lui par un instinct extérieur. Il a d'ailleurs, comble de bonheur, la vive impression que ses appétits printaniers sont généralement partagés. C'est en tout cas ce que confirme le message texte qu'il reçoit quelques heures après avoir quitté le café.

Des mots de celle dont les yeux captent si bien les nuances, l'invitant à aller flâner parmi les bosquets et parterres du Jardin botanique. Il aime l'odeur des fleurs bien entretenues, comme il aimera certainement la sienne.

Il sourit et avise les rayons du jour qui caressent les bâtiments centenaires du centre de la ville, leur conférant un éclat jeune et joyeux qu'on dirait fait pour refléter son propre état.

La saison s'annonce bonne et douce.

Il réprime à peine une bouffée de chaleur rieuse montant en lui et, d'un pas rapide, s'enfonce de plus belle dans le méandre des gratte-ciels.

— Tu voulais me parler ?



La voix de *Mercur*e est saccadée. Déjà essoufflé par sa danse, il a dû dévaler les escaliers pentus du bar pour arriver à temps. Dehors, les réverbères, simulacres de l'astre tyrannique de l'été, font couler leur lustre sur sa sueur fraîche, comme s'ils voulaient couronner son front et ses tempes d'une fine pellicule d'or, brillante et moite.

Devant lui, la fille du café. Elle s'appelle Clarisse et ils ont passé une bonne partie du printemps ensemble, à humer les lilas du Parc Maisonneuve, fusionnels au milieu des brises douces. À présent, la canicule règne en maîtresse implacable sur les immeubles fumants de la ville étouffée par un cruel mois de juillet et il n'y a que d'occasionnelles soirées festives comme celle-là pour les réunir. Une de ses amies fortement éméchée s'était adressée à *Mercur*e dans la cohue du *dancefloor* pour le sermonner : Clarisse était en criss après lui et s'appêtait à partir. Par obligation plus que par réelle envie, il a suivi le chemin vers la sortie que dessinait le doigt tendu et tremblant de la fêtarde et est arrivé dehors, à bout de souffle, cherchant la fille du café parmi les fumeurs dispersés sur le trottoir.

S'en suit une scène alourdie par l'alcool et les reproches. Se rend-il compte qu'ils ne se voient presque plus et que, quand c'est le cas, il passe la soirée à danser et à jaser avec d'autre monde ? Oui, il le sait. Réalise-t-il qu'elle pourrait bien faire la même chose et coucher avec n'importe qui comme lui elle aussi, si elle le voulait ? Évidemment, mais ils s'en étaient déjà parlé, non ? Oui et maintenant, il doit entrer dans ce taxi avec elle sinon, elle aura mieux à faire que de lui courir après tout le temps.



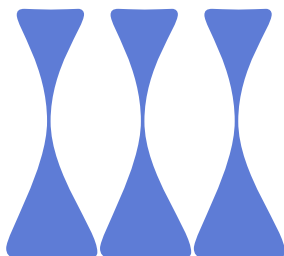
Mercury se fige. Vaguement intéressé par les enjeux soulevés, un peu ivre et cherchant surtout un moyen d'échapper à la remontrance, il a distraitemment laissé son regard vagabonder entre les fumeurs.

Parmi eux, quatre paires d'yeux sont vissées sur lui, alertées par la véhémence sonore et les propos de sa compagne. La plupart de ces yeux sont pers ou bleus et on distingue à leur surface un voile accusateur. Il reconnaît enfin leurs propriétaires, également serties d'une riche lueur. Toutes des filles qu'il avait rencontrées plus tôt ce printemps. Toutes des amies de longue date, sa chance étant ce qu'elle est. Et toutes, lui ayant déjà adressé un discours similaire, ou prévoyant le faire dans un futur plus ou moins rapproché.

Sous la pâleur électrique des dix yeux accusateurs, il se sent fondre et se dessécher tout à la fois. Soudainement, il peine à respirer dans le four en lequel se change invariablement le Montréal des vacances, même de nuit. Respirer devient impossible et tout ce qui se tient debout, à commencer par lui-même, qui y parvient pourtant avec peine, le dégoûte.

Il est écœuré des corps, qu'ils soient en chair ou en béton.

Ce n'est pas le Fleuve, mais tout de même... De toute manière, le Fleuve, c'est laid et sale à marée basse.



Depuis la fin de la période chaude, *Mercury* s'est exilé dans les Laurentides pour s'éloigner des tracas de la métropole et de sa faune oppressante. Il n'a jamais aimé le bois, mais il sentait qu'il ne pouvait s'échapper nulle part ailleurs. Il s'était installé dans le petit shack familial, en ruines et profondément calé dans un vallon où se rendait mal le réseau cellulaire. Un endroit parfait pour se calmer les ardeurs et oublier sa propre frénésie, qui l'avait dépassé au solstice.

Aujourd'hui, il s'est levé à l'aube pour marcher dans la forêt, familière et silencieuse dans son costume vibrant, contrasté sur le ciel pur et clair. Les feuilles jaune vif des merisiers tapissent le sol et étouffent le bruit de ses pas alors qu'il se rend à une clairière, percée dans la forêt, qu'il a découverte pas plus tard qu'hier. Couverte d'un foin morne et dru, elle sera sûrement reluisante, couverte de givre, à se fier aux petits nuages de buée que forme par à-coups sa respiration.

Éventuellement, *Mercury* débouche dans l'éclaircie. Il met un instant à saisir ce qui se décline devant lui. À la grandeur de la clairière, une marée de papillons monarques dorés recouvre l'herbe jaune, immobile et magnifique, comme désireuse de rehausser sa funeste splendeur. Pauvres bêtes. Le gel au sol précoce aura eu raison d'eux. Il s'approche à pas feutrés, estomaqué par le spectacle et les petits corps durcis craquent sous ses pieds. Il ressent à cette vue une immense fatigue. Un coup de vent froid s'infiltré à travers les arbres et le caresse tendrement.

Il s'étend au centre de la vallée et ferme les yeux. Enfin, un peu de repos.

écrit par **GUILLAUME FAUCHER**

Ce qui échappe au soleil.



écrit par ALEXIE LEGENDRE

illustré par DIANA AZIZ

scène I, acte II

*La nuit tombe doucement sur la ville,
glisse sur les craques de trottoirs
et les regards fatigués.*

le fumeuse. Je sortais de chez moi
lorsque j'ai remarqué
le brouillard.

De mon salon
je n'avais pas remarqué la brume
opaque
qui prenait doucement
place
dans les rues.

Dehors
j'avais peine à voir
mes propres pieds
semblaient se fondre
avec l'air
je me suis mise à avancer
dans la rue humide
je ne reconnaissais
plus rien
longer
longer les murs
pour ne pas
tomber.

le danseur. La musique n'était pas bonne
ce soir
j'espérais trouver
des corps
des mouvements
quelque chose qui soulève
quelque chose qui donne envie
de ne jamais dormir
de ne jamais voir se lever
le matin
mais je n'en pouvais plus
de la mauvaise musique
des vibrations
étranges la tête
me
tournait.

Sortir.

Mais l'air du dehors
m'a surpris
je ne m'attendais pas
à la brume
dans la rue
autour de mon corps
ici
il fait plus sombre
que dans le bar
la lumière des lampadaires
peine à percer
le rideau humide
trouver de la lumière
il me faut trouver
un repère
sinon je ne rentrerai pas chez
moi
la brume me voile
les yeux
je ne reconnais pas
la noirceur.

le fumeuse. Mes allumettes sont humides
j'en gâche deux avant de pouvoir
allumer
ma cigarette
le bout orangé
brûlant
s'ajoute au décor
petit point de chaleur
je le suis
comme s'il pouvait me mener
quelque part
comme s'il pouvait m'empêcher
de tomber.

le danseur. Je me mets à marcher
ça ne sert à rien d'attendre
le soleil.

Mes pieds glissent
au sol
je marche à tâtons
à travers la nuit
je regarde sans voir
il n'y a rien à voir.

Un point de lumière.

Il passe devant moi
je ne saurais dire s'il est proche
ou loin
je tends ma main
je tends mes pieds
je tends mon souffle
je ne veux pas
que le point
de lumière
m'échappe.

le fumeuse. On me touche l'épaule
je me retourne et trouve un
visage
maintenant des heures que je
marche
et je n'avais rencontré personne
pas un mouvement
pas un bruit de pas
mais maintenant
ce visage.

le danseur. Je vous ai vu au loin
je veux dire
c'est la cigarette
je ne comprends pas comment
j'ai fait
mais j'ai vu la cigarette
je

le fumeuse. je suis toute seule
depuis des heures je suis seule
je n'entendais rien
même pas le son de mes pas.

le danseur. Oui
un bourdonnement
tout est en sourdine
comme si nous étions dans une
bulle
où tout résonne
où rien ne sort
oui
mais votre voix
je l'entends
je
je la connais.

la fumeuse. Nous nous sommes déjà parlés
avant
je veux dire
avant cette nuit nos voix
elles se connaissent
je veux dire
c'est trop simple
ça ne peut pas être
nouveau.

le danseur. Mais votre visage ne me dit rien
vraiment je devine vos traits
dans le brouillard
et non
je ne reconnais pas
votre bouche
vos yeux.

la fumeuse. Je trouve étrange
de vous parler
je n'ai croisé personne
je croyais qu'il n'y avait plus
je croyais les rues
vides.

Je regarde autour
et
je vois mieux
je crois.

le danseur. Votre souffle
est près du mien
je le sens
lorsque vous dites
lorsque vous soufflez
j'ai l'impression de parler
aussi.

la fumeuse. La brume est de moins en moins
dense
elle se dissipe
je vois mes pieds
je vois les vôtres aussi.

le danseur. Votre voix
se perd dans l'air
m'échappe peu à peu.

la fumeuse. Le soleil
c'est que le soleil va se lever
la nuit
glisse sur les murs
des maisons
elle s'échappe
de votre visage
ne partez pas
vous ne m'avez toujours pas dit
pourquoi
ne partez pas.

le danseur. Je ne sais pas
votre voix
pourquoi vous.

la fumeuse. Vous n'avez presque rien dit
et le décor change
et nos voix se perdent
et je ne sais toujours rien.

le danseur. Pourquoi nous deux
je ne peux l'expliquer
je n'ai fait que suivre la lumière.

Il fait de plus en plus clair
comme un gris bleu
je vous vois
de plus en plus
je vois vos yeux
de plus en plus
mais ce n'est pas vos yeux
ce n'est pas votre visage
c'était la voix.

le danseur. Votre voix s'éloigne
vous êtes toujours là
votre cigarette
consommée entre les doigts
votre regard posé
sur moi
vous êtes toujours là
mais votre voix s'éloigne
je

la fumeuse. ne vous entends
presque plus
je pense que le soleil
doucement
se lève.

La lumière
il y a trop
de lumière.

le danseur. La nuit s'échappe
la nuit s'échappe de votre voix.

la fumeuse. Ne partez pas
je veux vous entendre encore
ne partez pas.
Je ne pars pas.

le danseur. Il n'y a
presque plus
de brume
je ne vous reconnais pas
je suis désolé
ce n'était pas vous
la lumière
je me suis trompé
je
je dois retourner danser.

*Et ils s'effacent, disparaissant
dans ce qu'il reste de la nuit.
Le coin de rue redevient vide,
le soleil se lève.*



LE PAIN S'YLS-BOUSS-MESENT



écrit par
MOKA RIDER

illustré par
MARIÉ CHENIER

*On m'attend partout,
et je ne serai nulle part.*

Tous ceux qui voudront s'y opposer se verront brandir un billet témoignant de mon pitoyable état. On peut y lire que je n'existe plus. À vrai dire, on ne peut pas y lire grand-chose, alors j'en déduis ce qui me plaît et que personne ne s'y oppose. On ne contredit pas une grippée, comme on dit. Ou peut-être que je me trompe d'adage.

On dit de moi que j'exagère, que j'extrapole. Je pense plutôt que ce sont les autres qui minimisent, qui déprécient. Les autres qui avancent main dans la main vers un trou béant qu'ils n'ont pas vu, non pas parce qu'ils étaient trop occupés à se regarder dans les yeux, mais bien parce que leur nombril brillait trop fort. Les autres qui m'emportent avec eux en chemin. Immobilité générale sur cette Terre qui tourne trop vite, qui me fait perdre pied, qui m'essouffle.

Alors rassurée par cet arrêt total des jours qui s'écoulaient sans cesse, la maladie m'est aussi clémente que j'aurais osé l'espérer. Du haut de mon nuage de coton, je laisse ma raison se suspendre au-delà de mon corps

Et puis...

et puis...
Et puis j'ai neuf ans. Ça faisait longtemps que j'avais eu neuf ans. La main de ma mère repose sur ma nuque et je chigne comme une gamine gâtée pour qu'elle s'occupe de moi toujours plus. Dans ses yeux je trouve un réconfort facile, gratuit, et je le bois comme une assoiffée. J'ai neuf ans et je ne connais pas ma mère comme je la connais aujourd'hui. Dans mon esprit naïf elle ne peut être femme et amante et sœur à la fois. Elle est seulement, et bien amplement, celle qui m'a portée, qui m'aime sans retenue.

*Ma douce maman.
Berce-moi jusqu'au bout du sommeil.*

Une bouffée de chaleur m'accable et lutter me paraît superflu.

Je me sens divaguer.

Je ne suis pourtant pas lasse, seulement je préfère plonger toujours plus loin dans cette réconfortante lubie.

Les bras de ma mère sont vides. Mon visage marqué par trop d'années de fous rires me donne un air sage, noble presque. Je suis vieille et jolie dans mes joues et dans mes yeux. On m'ignore plus qu'on ne me respecte bien que j'aie marché le monde à l'envers et à l'endroit. Pourtant, je n'ai de rancune pour personne. La sérénité du savoir, je suppose. À mon chevet, une famille nombreuse aux visages familiers. Ils me regardent tous avec émotion et regret. Les derniers instants de vie. Elle me glisse entre les doigts, ma vie. Mon corps se liquéfie, se répand. Tout est tangible et pourtant j'ai le sentiment que rien n'existe.

*Je suis mienne. J'ai bien
vingt ans.*

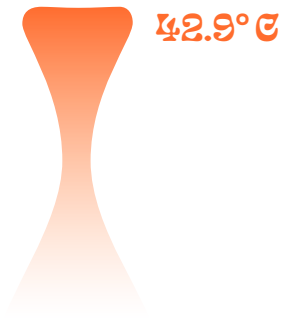
Celui que j'aime m'observe d'un air bienveillant et je n'ai qu'une envie : me perdre dans le creux de son ventre. Je l'implore d'être patient avec moi. Lui dit que je voudrais nous mener au bout du monde en un seul morceau sans que rien ne se brise jamais. Il me promet que notre histoire sera de celles qui font du bien. Je n'ai d'autre désir que de le croire. Lentement, il pose ses doigts sur mes paupières, me plongeant dans la noirceur. Je m'y abandonne et y trouve la lumière.

C'est ainsi que les yeux clos je navigue sans jamais me faire mal. Même lorsque mon esprit frôle la paroi de la raison, les coins sont arrondis, confortables.

J'y rebondis et, sans me lasser, je fabule.

C'est donc avec affection que je refuse vos souhaits de prompt rétablissement en vous implorant de ne surtout pas me réveiller. J'ai envie de vous dire : *Foutez-moi la paix, tous*. Je revendique haut et fort le droit au rêve et vous comprendrez, car c'est ainsi que j'ai toujours été. C'est au bord du gouffre que l'on renaît. Le bonheur aux propensions insoupçonnées.





*Le contrôle hypothalamique cesse.
La survie n'est possible que
si refroidissement.*



ANTOINE LUSSIER

Je ne respire plus

que le souffle acerbe
des bouches de métro ramollies
je ne regarde plus en haut
le soleil frappe et blesse

pour moi seule je fais l'effort
d'asphyxier tout ce qu'il reste de vivant
broyer les rires
les sexes
écraser les souvenirs de plage
et ne devenir que corps
en mouvement

ce que j'ai vu de plus beau
aujourd'hui c'est
le lac dans tes yeux c'est
le temps qui flotte entre nos
mains c'est
juillet tout en grâce

nous sommes enfants sauvages
du désir
des morceaux de ciel entre les dents
nous déjouons la canicule
entravons l'espace-temps
en ne faisant rien d'autre que
chercher les lumières

le ventre pollué
j'ai sali mon corps
à tant vouloir contrôler
la trajectoire des sueurs tièdes

trop souvent j'ai avalé le goudron
des fins de soirées abimées

je crois au langage des arbres
au mouvement des langues
je crois au solstice d'été à tous les jours
entre cinq et six heures

*j'aimerais tout te raconter
en chuchotant*

le silence d'une ville incendiée
corps en flottement
sur fond de fin du monde

j'ai fendu ma tête moisie
pour apaiser les flammes

doigts sur nuque
où perle doucement
la moiteur des nuits bleues d'été



face au souvenir éblouissant d'un
ciel orange
je me blottis dans cette tendresse
à quarante-cinq degrés Celsius

la maladie me lèche
me prend dans ses bras
me dit que tout ira bien

combien de fois les cris
combien de fois les dernières
caresses mouillées
combien de fois mon compost moisi

nous sommes de vrais
compagnons de désastre

on se fait croire qu'ici il fait bon vivre
en retenant notre souffle
à l'abri des rayons traîtres

l'amour sur le bord d'un lac desséché
nos gorges noires nos mains
veineuses

le soleil est affable
il me brûle le cerveau
me crie de cesser le bouillonnement
d'arrêter de gémir
et de sortir dans les rues cramées
d'une ville malade

ensemble nous laissons nos
ventres brûler
sans crainte et sans tracés

et embrasser tout ce qui reste de vivant
enlacer nos corps fatigués
vidés
se faufiler dans les résidus de tendresse
pour espérer y trouver
les fraîcheurs de fin d'été

si l'on se concentre
il est possible d'apercevoir des
constellations
jusque dans ton dos

**À tant vouloir
sauver notre peau
nous avons laissé
juillet nous filer
entre les doigts**

écrit par MARGOT BLONDIN

illustré par REBECCA ROY-BRIÈRE

nous lui avons offert nos sexes
grand ouverts
en lui disant prend tout ce qui
brille encore
enfuie toi loin



écrit par
LAURIANNE LALONDE



TRANSCENDANTE VÉNUS



Femme fracas

Stroboscope, son regard

Un calice de frasques promises

Eucharistique cyprine ✨



illustré par
ALEXANDRA BILODEAU



Un corps de dons, *
Un arôme de crime
C'est l'autarcie en cavale,
Le mirage vif d'une peau mortelle

Tel un rythme disco tropical,
Elle vibre dans les lumières tamisées et
les paroles qui sifflent,
Les foules anonymes et les dérèglages

Clémentine et bazooka
Son torse, piste décadente
Qui courtise l'aveugle et la violence

Elle enlarme les nymphes *
et les hommes en brûlures
Une niche de songes à rougir,
Le vent déchirant d'une femme qui se
connait

Cocaïne des cygnes
Chacun de ses mouvements comme un jeu
Ballerine du vice et d'artifice

Les lumières sur sa peau,
Faisceaux de l'intouchable en embrassade
Elle déstabilise la pièce,
Déjoue l'habitude

La sueur la lèche, *
Dessin dévergondant
D'une féérique indécence

C'est un chant qui se hurle,
La femme matraque n'est proie de personne
Complainte libertine, son souffle
L'apogée



UNE RIBAMBELLE DE FEMMES
DÉMENTIELLES ENJAMBÉES
PAR PITIÉ MADEMOISELLE
QUE LES GRANDS EXCÈS SE
RENCONTRENT

*Intraquable,
La danseuse qui existe dans l'épice noirceur*

C'EST QUE VOTRE PEAU SENT LA
PÊCHE MADEMOISELLE
C'EST QUE VOTRE CORPS
M'ENFLAMÈCHE MADEMOISELLE

*Elle regrette,
Mais l'interdit est un plat qui ne se mange pas*

COMMES LES PREMIERS
FRÉMISSEMENTS ADOLESCENTS
JE NE SENS PLUS MON BATTEUR
MADEMOISELLE
VOUS ESSOUFFLEZ L'INDÉCENCE
MADEMOISELLE

Elle a déjà tout vu

ILS AURONT MIS AU MONDE UNE
PAILLETTE
VOUS ÊTES IMPOSSIBLE
MADEMOISELLE



LA FIÈVRE DES LANGUES

écrit par
JADE LACASSE

illustré par
FRANCO E.

FRANCO E.



Nos deux corps gravissent les escaliers à une vitesse dangereusement excitante. Nos bouches s'entrechoquent jusqu'à son lit, les vêtements virevoltent sous notre ferveur. Les regards se succèdent, les fluides s'interchangent.

Son rythme cardiaque s'accélère, son envie de caresser mes courbes, elle, augmente au même tempo. Ses mains déchirent doucement ma chair. Ses doigts agrippent ma mâchoire puis il plaque ses lèvres charnues contre les miennes. Il les veut, il les boit, il les avale.

Les flocons se posent doucement dans sa chevelure dorée. Une cigarette aux lèvres, elle rit sous le porche à l'entrée du bar. Elle me sourit, au loin, de sa bouche écarlate. Ses doigts élancés balaient au vent le reste de son mégot fumant puis, elle monte les marches et disparaît de mon champ de vision. Soumise à son magnétisme, je la suis. Elle rayonne dans toute cette noirceur. Restant immobile, aussi froide qu'une statue de marbre, les yeux rivés sur elle, j'observe les mouvements de son corps se déhanchant sur la piste de danse illuminée par des néons roses vibrants. Le spectre visible de son assurance laisse disparaître une chaleur qui lui est propre, un feu qui me brûle le cœur.

Pressé de cueillir sa dose de chaleur humaine, il cajole notre fragilité de sa peau picotée. Sa nervosité éphémère a une odeur exquise. Plus tôt, j'ai enfilé mes plus belles dentelles, celles qui mettent mes courbes en valeur, en voilent juste assez et provoquent chez lui, [encore aujourd'hui], une perte de son contrôle savamment maîtrisé. J'ai parfumé mes poignets, le creux de mon cou et mon sternum ; son triangle des Bermudes, là où son self-control perd totalement le cap. J'entre dans sa voiture, puis il baisse les fenêtres.

Elle s'approche, prend mes mains entre les siennes et elle me fait danser. Elle me désarme. Instantanément, je suis déstabilisée. C'est la première femme qui m'intrigue de la sorte. Elle fait onduler son corps contre le mien, guide mes hanches avec les siennes. Comprenant trop bien l'effet qu'elle a sur moi, je la laisse mener la transe.

Sous le voile sombre de la ville, ses grandes mains illuminent ma peau de porcelaine qui se révèle sous ma jupe estivale. Ses doigts s'y baladent, distribuant des frissons incontrôlables sur l'entièreté de ma peau. Son majeur se fraie un délicat passage entre mes cuisses, puis je sens une légère pression entre elles. Une pression qui ne ment pas ; je perds graduellement le pouvoir que je croyais détenir jusqu'à maintenant. Je dois y remédier. Ma main frêle le dirige plus profondément entre mes jambes. J'appuie ses doigts contre moi. Je lui transmets la chaleur de mon propre corps. Je contrôle la vitesse de ses caresses sur mon sexe. Le moteur de la voiture s'éteint ; une fougue fiévreuse naît en réponse.

Le regard perçant, elle tente de déjouer ma timidité. Nous sommes si proches l'une de l'autre que je peux sentir la rondeur de ses seins contre les miens. Ses lèvres soufflent leur amertume dans mon cou, le temps d'apaiser les vertiges que sa sensualité m'inflige. Étouffée par la chaleur environnante, je la tire à l'extérieur et nous marchons vers mon appartement en titubant sous l'effet de l'alcool effervescent.

Je passe la porte avant elle. Elle s'approche de moi, par-derrière, caressant ma gorge d'une douceur inouïe. Elle tire mes cheveux tendrement vers l'arrière, exposant ma gorge nue à l'attaque de sa féminité incarnée. Elle passe ses mains sous mon chandail et ses mains dérivent partout sur moi, me chuchotant de ne pas trop réfléchir. Elle me dit de m'étendre sur le canapé. Je m'exécute. Elle sépare délicatement mes genoux l'un de l'autre, ouvrant mes jambes nues à tous ses sens. Je suis nerveuse, mais je ne veux pas le laisser paraître. C'est la première femme qui me chavire de la sorte. Elle prend son temps, goûte à chaque parcelle de ma peau. Je sens la pointe de sa langue chaude qui me caresse les seins. Sa bouche sait comment s'y prendre, à un point tel que mon dos se cambre. Puis elle se déplace lentement, utilise la ligne découpée au centre de mon ventre comme guide tout au long de sa descente. Sa chaleur buccale pénètre près du point culminant, elle goûte au plaisir charnel.

Nos corps se [re]connaissent, ils s'embrassent et s'entremêlent avec aisance. Les amants se touchent sans aucune retenue, sans aucun doute. Il connaît tout de moi. Sans devenir mécanique, sa fièvre sexuelle sait parler d'elle-même, ses soubresauts détonnent dans le calme fulgurant de notre chambre. Nos gémissements étouffent mes remords.

Mes mains empoignent la jetée du divan sur laquelle je suis inclinée, je la serre. Fort. Sa bouche, elle, ne cesse jamais ; elle s'active, au rythme de mon souffle qui devient de plus en plus saccadé. Je sens la présence de ses doigts qui explorent et augmentent la cadence à mesure que ma voix lui traduit de manière sonore les sensations exquisées qu'elle me donne. Alors que j'admire son doux visage entre mes cuisses, elle plonge ses yeux pers au fond des miens et donne ses derniers coups de langue, fatals.

Jamais plus nous ne serons les mêmes. Les amours séparés se retrouvent, quelques fois. Entends-tu mon corps te parler ? Se désoler de ma curiosité ? Ma chaleur s'alarme à l'idée de ne plus brûler sous l'effet de tes mains, de tes lèvres, de ton sexe.

Son odeur dans mes draps, mon unique souvenir de cette nuit passionnelle.

J'ai perdu toute ta confiance, ô doux silence.



Doucement,
à pas de louve sous
les lumières basses,
elle s'approche.

Le temps comme le lierre qui court sur la pierre, se
tord et se cambre. Au bas de l'échine éclot un frisson.
Il enserre chacune de mes vertèbres d'une étreinte
froide, et, dans son ascension, il couvre ma peau d'un
voile humide. Bientôt, comme un courant électrique, il
atteint la base de mon cou et ma nuque durcit, renverse
légèrement ma tête en arrière. Noirs. Ses cheveux, ses yeux, le corset qui enserre sa taille.

TARD LE SOIR

Des bottes de cuire qui montent au-dessus du genou
pour dévoiler des cuisses blanches qui ne rougissent pas
de pudeur. Dans le blanc de ses yeux, une teinte rosée. Je
suis assis, les pieds et poings liés.

Dans mon appréhension, ma vue est trouble et
c'est mon ouïe qui s'impose. Ses talons aiguille frappent
le sol dur et froid, mais mon cœur qui s'emballe couvre le
bruit sourd. Inspirer. Expirer. Je cherche à reprendre le
contrôle, naïf. Mes os grincent en harmonie avec le bois
rugueux de la chaise qui me tient lieu de trône.

MURS DE BRIQUE

Pourtant, la monarque, ici, c'est elle.

La Dame de Pique. Mais que vaut un valet de cœur face à une reine ?

Je m'écrase, elle remportera la partie. Le compte
à rebours a commencé, et je m'abandonne.

Au premier contact, un vide se crée
dans l'espace. C'est une marche que l'on rate,
un réveil en sursaut. Je sors de ma torpeur
comme on émerge de l'eau après une longue
apnée, et les tremblements cessent. Un geste
léger, vieux de mille ans. Une caresse divine à
l'assurance timide. Une couleur qui ne se voit
qu'en rêves.

Alors, j'avale une longue bouffée d'air,
saturé par sa présence. Ma gorge est
sèche. À l'étroit dans cette pièce, on
pourrait croire que le monde s'arrête
au-delà. Toute l'existence se résume

à nous. Elle ondule et sa silhouette entame une danse qui m'hypnotise.

Comme si son parfum vanillé possédait tout. Comme s'il lui suffi-

sait d'être femme. La distance qui sépare son visage de mon cou diminue peu à peu et je lui
tends ma peau nue, docile. Enfin je sens la chaleur de sa bouche contre mon corps
et le poids de son bassin sur mes genoux. Une main dans mes cheveux et l'autre,
baladeuse, se fraie un chemin le long de mon abdomen. Mes joues s'embrassent.
Je voudrais la toucher, mais les cordes qui m'enserrent me l'interdisent.

Je m'abreuve des mots sucrés que je ne saurais lui retourner. Mes paroles
restent entravées par un bâillon. Même déglutir m'est impossible.



NÉONS ROUGES

écrit par
MARIUS GALLNER
illustré par
CAROLANE BÉLANGER

À la verticale, nos poulx affolés à l'unisson, ses lèvres viennent frôler mon front. Nos corps vibrants en harmonie, nos respirations haletantes en symbiose, ses ongles s'enfoncent dans ma chair.

Je dois réprimer un gémissement quand elle s'insère. L'intensité est à peine supportable. Tous mes muscles se raidissent. Une larme coule désormais tandis qu'elle ressort de mes viscères la lame. Puis le silence.
Tueuse.



PARLES

écrit par
**MARJORIE
BENNY**

*je l'anticipe
mon feu primitif
votre fin préméditée
bouillonnant au fond de mon ventre
les falaises aux abords de la faille
elle s'invite tard le soir se glisse sous les draps propres
je la laisse faire je lui dis que je ne l'entends pas alors qu'elle me trouve
me crache à la figure, toujours la maison vide, les rues désertes au moment critique*

l'urgence le cri de mon retour animal et sauvage

*une vengeance chaude,
et sanguine
c'est mon envie primale,
et carnivore
de vous démembrer, de vous mordre
c'est mon envie carnivore de vous couper en morceaux
de faire de vos cheveux mes prochains pinceaux, mes prochaines fourrures
contre l'hypocrisie moderne pouvoir planter mes ongles dans vos chairs candides*

dans vos adolescences idylliques

*ma faim fauve de violence
en souvenirs de mes blessures à peine guéries
j'ai vu les cigales mourir à mes pieds, j'ai vu ma mort dans leur mue*

j'ai vu la vôtre aussi

*pour être certaine de ne pas manquer ma propre mort
j'ai voulu mourir souvent de toutes les façons simultanément
j'ai voulu me pendre devant vous me mutiler devant vous m'intoxiquer devant vous
pour voir votre peur votre regret et vous en faire retourner l'intérieur de vos entrailles
dans toute la moiteur de leur emboîtement organique de votre persécution
je suis morte pour vous je me suis démembrée pour mieux vous plaire*

maudites comme

*j'ai songé longuement pour conclure que vous devez me redonner ces morceaux
de moi que je vous ai partagés par excès de confiance par habitude et qui m'appartiennent
que je défendrai dans toute mon animalité
comme une chienne
comme une louve*

ces morceaux
je croyais les avoir enterrés au bon endroit
sauf qu'ils ont manqué de lumière
ce sont asséchés à même vos mains
les racines en poussière
vos os en poussière parmi mes retailles

je me perds je me suis perdue je me perdrai encore dans mes peines
maintenant j'ai tout oublié comme j'oublie toujours tout
dans mon mal à moi dans ma tête
dans ce que vous ne comprendrez jamais
juste à moi confinée dans mon bien-être artificiel

*faire de votre fausse délicatesse un dégat de verre
une mosaïque de ma souffrance*

cesser de vous plaire pour qu'enfin vous cessiez d'exister partout où je vais
même dans vos déambulations dans mes rêves
vous allez cesser d'exister
pour être oubliées comme vous m'avez mise dans les limbes

dans une noirceur immense où j'ai cru mourir plus d'une fois

vous mourrez dans la fumée de ma sauge dans l'air nouveau de l'encens
dans la pénombre de la chambre je vous note
dans la noirceur pour ne plus jamais vous voir
jamais

démons

merci de m'avoir déconstruite, mutilée
de m'avoir démolie
de m'avoir tuée

*vous assassines mygales
l'heure est au carnaval maintenant mes chéries*





DIRECTION

Direction

Emy Bourdeau
Laurence Proulx

Direction artistique

Alexandra Bilodeau
Laurence Martin

Communications

Sandrine Robert

Rédaction

Guillaume Faucher
Laurianne Lalonde

Événementiel

Kateri-Laurence
de Jocas-McCrae

Blogue

Nina-Rose Cassivi

Audiovisuel

Alex-Nicolas Beltran S.
Sophie Laliberté

Expériences interactives

Jonathan Gagnon
Jacob Lacasse

COLLABOS

Rédaction

Simone Tremblay Benoit
Audrey Sargent
Louis-Philippe Beauchamp
Christophe Boucher-R.
Gabrielle Ricard
Ariane Brodeur-Fakhoury
Rose Saudrais
Claude-Emmanuelle Tremblay
Myranda Arseneault
Guillaume Faucher
Alexie Legendre
Alaska Rider
Margot Blondin
Lauriane Lalonde
Jade Lacasse
Marius Gellner
Marjorie Benny

Expériences interactives

Philippe Labrie
Marianne Bourdages
Thomas Johnson-C.
Francis Handfield
Kyan Daigneault
Louis Guilhou
Catherine Bégin

Illustrations

Aless MC
Audrey Malo
Antoine Lussier
Aeforia
Gabriel Sabourin
Loodius
Chloé Biocca
Gildas Atchinak
Laurence Martin
Geneviève Lebleu
Diana Aziz
Marie Chénier
Rebecca Roy-Brière
Alexandra Bilodeau
Franco E.
Carolane Bélanger
Xavier Cyr

Événementiel

Laurie Pominville
Hugo Raiche
Romane Gagnon
Laurent Galipeau
Audrey-Anne Marcotte
Nicolas Poulin

Audiovisuel

Rachel Accolas
Mathilde Archambault
Laurence Emma Tanguay
William Comtois-Jean
Pénélope Coutu
Gabrielle Ronco
Paola Lapadula

Blogue

Joel Beaudin-Lavigne
Cyril Émond-Savard
Julie Nguyen
Élie Michaud-A.
Félix Gagnon
Emma Brien-Desrochers
Patrick Belzile
Juliette Gaudreault-T.
Éloïse Lamothe
Laurence Dami-Houle

Communications

Katia Ranger
Frédérique Trépanier
Émilie Boutin
Katerine Landry
Roxanne Gallant



kombü

FamilleViau
IGA
extra



UQÀM



AEMÉ
ÉTUDIANTS



AE
CP



Remerciements spéciaux

Christine Sarrazin, Mathieu Gagnon, Gilles St-Amand, Gaby Hasab et Services à la vie étudiante - UQAM

